

♦ CULTURE ♦

CONCERTS CLASSIQUES

De gros coup de cœur
et du plus ordinaire
nostalgique

FRANÇOIS TOUSIGNANT

La poursuite de la dix-septième édition du Festival international de musique actuelle de Victoriaville (FIMAV) est bien à l'image de la mouvance des tendances actuelles. En bref, et il faut se souvenir qu'un résumé est toujours trop lapidaire pour tenir compte de toutes les nuances, on y navigue entre deux pôles opposés. D'un côté, les grands adolescents atardés en mal des années rock'n roll et du «free jazz», de l'autre, ceux qui, vraiment hors de toute tradition, cherchent véritablement, parfois trouvant, parfois faisant honnêtement chou blanc. Les artistes créateurs — surtout dans cet univers irréductible qu'est l'improvisation dirigée — ont le droit à l'erreur, on le leur concède, et cela les rend même sympathiques.

Des journées de vendredi et samedi, il faut retenir deux moments extrêmes de musique, extrêmes pris dans l'acceptation de «sport extrême», cette aspiration à la limite du soi, d'une certaine critique radicale de la tradition intégrée. Le récital de Marc Couroux fut de cette puissance brute à laquelle on ne peut que souscrire, vaincu et convaincu. Pendant une bonne heure, seul à son piano, il déforme la musique, et l'acte de la faire aussi. Il appelle cela «Contrepoint académique».

En gros, les notes se tiennent dans le registre des quatre voix de l'écriture scolaire et énonce un fouillis qui va se mettre à prendre forme au fur et à mesure que l'interprète va se métamorphoser acteur de celle-ci. Les coudes se lèvent, les pouces deviennent des chevilles d'acier ou des marteaux. Le banc devient inutile; le pianiste le lève, s'agenouille, tape des pieds pour ponctuer soit des «erreurs» à la manière des bonnes sœurs qui enseignaient le piano, soit des martèlements inusités qui veulent s'ajouter à la sonorité de l'instrument.

Puis il se love sur le clavier, moule son corps à l'instrument pour achever une fusion aussi étrange et dérangeante qu'irrésistiblement possédante. Car, oui, on devient littéralement



SOURCE FIMAV

Bob Ostertag a présenté une bouleversante *Yougoslavia Suite*.

possédé par ce qu'on ne sait orienter dans une perspective oscillant entre la démence et l'illumination.

Autre temps fort de ce FIMAV, la bouleversante *Yougoslavia Suite* de l'Américain Bob Ostertag. Echantillonneur de sons électroniques, il est devant nous, à côté d'un écran. Le film commence, Slobodan Milosevic monte à la tribune et on l'applaudit. Cet applaudissement est au cœur de toute la première moitié de cette suite. L'image démultiplie les mains qui tapent, le traitement du son son suit et l'horreur d'un système est magnifiquement et musicalement décriée.

La deuxième partie est un contrepoint de génie théâtral et artistique. Des films des bombardements de la Serbie mis en une manière de surimpression de jeux vidéo du commerce qui sont si populaires. Faut-il souligner au crayon rouge le foudroyant effet de critique sociale de celui qui critique «les gens d'en face» autant que son propre camp? Ce genre de spectacle épuise et nourrit à la fois et demande à être infiniment plus diffusé. La force d'un festival est justement d'ouvrir ce genre de portes.

Les prestations de Palinckx ou de

Willem Breuker Kollektief n'apportent rien. On tombe même parfois dans un vulgaire qui masque à peine une révolte un peu trop facile devant un puritanisme moral et musical sans éviter l'écueil de tomber dans une autre forme d'académisme, celui de la complaisance du jazz facile et de l'humour au premier degré: imaginez un tromboniste qui joue au chien qui fait pipi et caca et dont un collègue vient ramasser les «oublis». Certains s'en amusent.

L'avantage de ces prestations est de pouvoir les confronter — c'est également le plaisir d'un festival — à ce qui se fait ici. Petit élan chauvin donc, le groupe montréalais Papa Boa est plus qu'à la hauteur de ce que les visiteurs d'outre frontières emmènent dans leurs valises. De la même mouture qui explore la forme des tubes du rock en la combinant à des découvertes plus anciennement avant-gardistes, le résultat se révèle ici autrement moins amateur. Peut-être est-ce parce qu'on a affaire à des jeunes musiciens qui aspirent à un devenir plutôt qu'à des quinquagénaires qui voudraient revenir aux temps du *flower power*. Cette dernière vision n'a, on en convient et on le constate, vraiment rien «d'actuel».